

Laval théologique et philosophique



André LÉONARD, *Métaphysique de l'être. Essai de philosophie fondamentale*. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « La nuit surveillée »), 2006, 448 p.

Nestor Turcotte

Volume 64, Number 1, février 2008

Le commentaire philosophique dans l'Antiquité et ses prolongements : méthodes exégétiques (I)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/018544ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/018544ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval
Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Turcotte, N. (2008). Review of [André LÉONARD, *Métaphysique de l'être. Essai de philosophie fondamentale*. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « La nuit surveillée »), 2006, 448 p.] *Laval théologique et philosophique*, 64(1), 216–218.
<https://doi.org/10.7202/018544ar>

plusieurs heures ou moments dans l'horaire quotidien, soit à la prière commune et à la réception des sacrements, soit à une prière adaptée dans le milieu de travail.

La Règle de saint Benoît est un résumé de l'Évangile. Elle peut s'appliquer dans sa quasi-totalité à tous les laïcs qui cherchent vraiment Dieu. Le moine et le laïc doivent commencer par craindre Dieu avec amour tout en ne préférant absolument rien au Christ, s'ils veulent être conduits par Lui à la vie éternelle. Y a-t-il une certaine utopie dans la démarche proposée ? Quelque chose de réserver à une élite spirituelle ? Rien de tel. La Règle, c'est l'Évangile expliqué dans le quotidien de la vie du moine et du laïc. Ce petit livre, fort précieux et judicieusement écrit, le démontre fort bien.

Nestor TURCOTTE
Matane, Québec

André LÉONARD, **Métaphysique de l'être. Essai de philosophie fondamentale.** Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « La nuit surveillée »), 2006, 448 p.

De nos jours, la métaphysique n'a pas bonne presse. Privé de perspectives métaphysiques, l'homme contemporain possède un goût très vif pour le réel immédiat, mais il lui manque le sens de l'être et sa profondeur mystérieuse. Le métaphysicien s'extasie devant l'étant non pas dans sa nature physique, chimique ou biologique. Il s'émerveille devant lui en tant qu'il est, « en tant qu'étant ». La métaphysique est donc cette science de l'être en tant qu'être.

André Léonard a été professeur de philosophie à l'Université de Louvain de 1970 à 1991. Cet essai de philosophie fondamentale est un ouvrage magistral. Il est difficile de le classer tellement il dépasse ce qui est connu et publié dans le domaine philosophique. Le professeur Léonard campe son sujet dès l'introduction. Quand le regard métaphysique vers la profondeur et la hauteur du réel vient à s'éteindre, alors l'intelligence s'épuise dans l'exploration et l'exploitation de la longueur et la largeur des choses. Et parce qu'ainsi elle ne contemple plus jamais ce qui la dépasse, l'intelligence humaine finit par s'occuper en permanence de ce qui est moins qu'elle-même. Sous peine d'asphyxie spirituelle, la pensée doit donc retrouver le chemin de la sagesse métaphysique.

L'ouvrage est divisé en deux sections. La première permet à l'A. d'exprimer son point de vue sur quatre philosophes qui ont marqué le questionnement métaphysique depuis le Moyen Âge : Thomas d'Aquin (son maître), Kant, Hegel et Heidegger.

L'A. débute donc sa critique en abordant Thomas d'Aquin. Il cerne le cœur de la conception thomiste de l'être. Il y développe la pensée du Docteur angélique à partir de quatre points essentiels : « L'être et l'étant », « L'être et l'intelligence », « L'être et les transcendants », « L'être et Dieu ». L'A. expose d'abord le principe « d'universelle intelligibilité » des choses : « Tout est intelligible par l'être ». Toute science est un effort intellectuel à propos d'un objet dont on sait *qu'il est (an sit ?)* pour comprendre plus facilement *sa manière d'être (quid sit ?)*.

L'être est avant tout une nature *réelle*, indépendante de notre connaissance, et donc extérieur à notre pensée. L'être est de soi une perfection n'exigeant aucune limite. Il est donc réalisable à l'infini. Il est de soi *acte*. L'ordre de l'être se révèle comme une source intarissable d'actualité où toute réalité puise sa perfection : « *esse est actualitas omnium rerum* ». L'être est exprimé par une idée *analogue*. L'être n'est pas un genre. Il est une « *nature* » si universelle qu'il contient toutes les réalités. Enfin, l'être est une « *nature* » abstraite. Celle-ci est d'abord réalisée avec limite dans les objets concrets, changeants et multiples, c'est-à-dire que *l'être est aussi composé de puissance et d'acte*.

Dieu, étant l'Être qui réalise pleinement l'être, étant à la Source à la fois réalisatrice et explicative de tous les autres êtres, il est donc la première réalité à expliquer. Après Dieu, vient toute créature qui est une substance composée d'essence et d'existence, comme de deux éléments réellement distincts, quoique inséparables, et ordonnés entre eux comme l'acte et la puissance. Enfin, vient le corps en général, objet de la physique, composé substantiel de matière première et de forme substantielle.

Une deuxième grande figure retient l'attention d'André Léonard : Emmanuel Kant. Pour dégager les grandes lignes de ce système si complexe, il pose la question kantienne dans toute sa verveur : « La métaphysique comme science est-elle possible ? », ou encore : « Y a-t-il une science des objets métaphysiques, à savoir l'âme, le monde et Dieu ? »

André Léonard aborde ensuite le complexe système kantien. La raison, ici, se voit refuser toute possibilité de pénétrer dans le domaine de la réalité véritable : elle peut systématiser les phénomènes, les organiser pour les comprendre, construire des objets de science. Et elle est compétente sur ce terrain, capable de certitude. Elle se voit interdire cependant toute démonstration véritable concernant l'existence de Dieu, la nature de l'âme, les perspectives ultra-terrestres : tout ce qui est transcendantal, c'est-à-dire métaphysique, est illusion pure, construction dans les nuages. La raison ne peut étendre son effort au-delà du cercle de l'expérience sensible. Pour Kant, il n'y a rien au-delà de la raison ; ou ce qui revient au même : cet au-delà est pour l'esprit humain comme n'existant pas. Le mot raison est vidé de son contenu ontologique. Ainsi, la valeur humaine devient la valeur suprême. La personne est une « fin en soi ». La loi morale n'est autre chose que la loi de la raison, se justifiant par elle-même sans qu'il soit besoin de remonter plus haut. La raison est enclose en elle-même.

Les post-kantiens tentent de renouer avec les bases de la pensée philosophique ancienne, médiévale et moderne. La pensée hégélienne constitue l'entreprise la plus prestigieuse en vue de restaurer le plein droit d'une philosophie authentiquement métaphysique. Hegel construit un système plus objectif, dans lequel la conscience ou le moi se trouve mieux à sa place, non plus au centre, mais à un moment de l'évolution universelle. Tout est intelligible par l'être qui, identique à son fond avec l'Esprit ou l'Idée infinie, se manifeste dans l'univers concret grâce à au mouvement dialectique : thèse, antithèse, synthèse. André Léonard termine la première section de son ouvrage en abordant la métaphysique heideggerienne. Le point de départ de Heidegger n'est pas l'homme, mais l'être-là (*Dasein*). Celui-ci est être dans le monde, en tant que capacité de se dépasser dans une transcendance dont la structure est la temporalité. Cette structure finie de la temporalité donne à l'être-là un destin, une histoire conçue non pas comme succession d'événements dans le temps, mais comme avènement de la liberté.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée au déploiement organique d'une pensée métaphysique de l'être. Dans le premier chapitre, l'A. va à la découverte de l'être à partir de son rôle fondateur par rapport à ce qui, pour nous, est expérimentalement premier, à savoir la pensée, l'interrogation, le concept, le langage et, finalement, les structures essentielles de l'existence humaine. Dans le deuxième chapitre, il cherche à penser l'être en lui-même, dans sa positivité et sa différence interne par rapport à l'essence et à la subsistance : « L'Être en lui-même ». Dans un dernier chapitre, l'A. traite de la différence entre le Je et le Tu, entre les étants et l'être, entre les étants, entre l'être et Dieu. La pensée du philosophe culmine jusqu'à la pensée métaphysique de Dieu et de la création. Au terme de sa recherche, André Léonard affirme que l'être apparaît comme une similitude de la pensée divine, ce qui ouvre le champ d'une pensée positive de l'analogie et de l'exemplarité. L'A. clôt cette réflexion par une méditation du rapport entre métaphysique de l'être et révélation chrétienne.

Cet ouvrage traite substantiellement des grandes questions métaphysiques. Il me semble réservé aux gens qui ont déjà une bonne initiation philosophique et peut très bien accompagner les étudiants et les professeurs qui veulent approfondir les grandes questions métaphysiques.

Nestor TURCOTTE
Matane, Québec

Robert MULLER, **Les Stoïciens. La liberté et l'ordre du monde.** Paris, Librairie Philosophique J. Vrin (coll. « Bibliothèque des Philosophies »), 2006, 290 p.

Le stoïcisme fut fondé par Zénon de Citium, en Chypre (336-264). Celui-ci vint à Athènes, et après avoir entendu plusieurs maîtres, fonda lui-même une école sous le portique du Pécile. De là le nom de philosophie du Portique. Avancé en âge, selon ses principes, il se suicida.

L'A. de ce splendide ouvrage commence d'abord par énumérer les grands noms de cette école qui traverse plusieurs siècles d'histoire grecque et romaine : *Cléanthe* (300-232), successeur de Zénon à l'École d'Athènes ; *Chrysippe* (282-204), puissant dialecticien et souvent appelé le second fondateur du stoïcisme ; *Posidonius* (135-51) ; *Sénèque* (4-73), précepteur de Néron ; *Épictète* (mort en 117 ap. J.-C.) ; et l'empereur *Marc-Aurèle* (121-180), auteur des *Pensées pour moi-même*.

Le point de vue moral est ce qui unifie toutes les spéculations des stoïciens. Tous s'efforcent de fonder leurs normes de conduite sur une théorie générale de la nature et du monde. La source du bonheur, selon eux, se trouve dans la manière de comprendre la vie selon la raison en un sens panthéiste. Cette vision panthéistique est un effet de leur vision matérialiste qui cherche à expliquer l'ordre du monde. Le principe stoïcien, selon l'A., est enraciné dans une physique qui s'applique ensuite, soit dans l'ordre intellectuel, soit dans l'ordre moral.

Dans le deuxième chapitre du volume, l'A. explique longuement la source du principe stoïcien, à savoir sa conception panthéiste et matérialiste de la nature. « *Suivre la nature* » : telle est la voie pour atteindre le bonheur. Pour saisir en profondeur le sens de cet adage, l'A. nous convie à étudier la nature universelle dont l'homme n'est qu'une partie. Celle-ci est animée d'un Logos divin, unifiant les êtres en une parfaite hiérarchie. L'A. rappelle que les stoïciens ont repris dans leur physique, *grosso modo*, la théorie des anciens. Ils usent des mêmes mots mais en font une interprétation matérialiste. Ils affirment que l'ordre de l'univers exige l'action d'une intelligence. Ils l'appellent le Logos Spermaticos, c'est-à-dire la *Raison génératrice* d'ordre, de beauté et de bonté. Mais ce dieu doit être corporel pour jouer son rôle d'organisateur. Pour les stoïciens, il est inconcevable que l'esprit agisse sur la matière. La causalité exige, non seulement que le patient soit privé de la perfection qu'il reçoit et ainsi soit différent de l'agent, mais aussi qu'il ait une certaine similitude de nature avec l'agent afin de recevoir son contact. Tous les êtres de l'univers agissent les uns sur les autres. Ils sont tous, sans exception, corporels et matériels. C'est la thèse du mélange total. Ils affirment l'identité absolue de Dieu, conçu comme l'Âme universelle, avec chaque être de la nature, conçu comme une partie ou un membre particulier du corps divin.

L'A. consacre ensuite le troisième chapitre à la logique stoïcienne. Celle-ci se présente comme un empirisme sensualiste. Si toute la réalité est corporelle, la seule connaissance possible est celle de la sensation. L'abstraction aristotélicienne est abandonnée. Le concept n'exprime plus une nature universelle mais devient un simple nom commun, résumant un ensemble de sensation.

Les stoïciens, en se référant à leur théorie de la science, sont les précurseurs de nos modernes positivistes. Les faits l'emportent sur l'étude des essences. Bien qu'ils admettent l'influence d'une